

Le Paraclet

UN DOMAINE ABBATIAL AU FIL DES SIÈCLES

Célèbre grâce à Héloïse et Abélard qui y vécurent, l'abbaye du Paraclet, à Ferreux-Quincey, était, dès son origine, un domaine agricole, au fonctionnement temporel largement autonome. S'il ne reste rien des bâtiments originels, l'ensemble des constructions visibles sur le site étant bien postérieures, le lieu conserve tout son pouvoir d'évocation. Et l'exploitation agricole, modernisée au XIX^e siècle, perpétue le travail de mise en valeur des terres entrepris au Moyen Âge.

CHRYSTELLE LAURENT* - PHOTOGRAPHIES DE BERNARD GALÉRON

EN 1121, LE MOINE ET THÉOLOGIEEN PIERRE ABÉLARD, en délicatesse avec sa communauté, est autorisé par Suger à quitter l'abbaye de Saint-Denis pour s'installer en Champagne. Le comte Thibault II lui a cédé un terrain sur les bords de l'Ardusson, dans le diocèse de Troyes, près de Quincey. Sur ces terres sauvages,

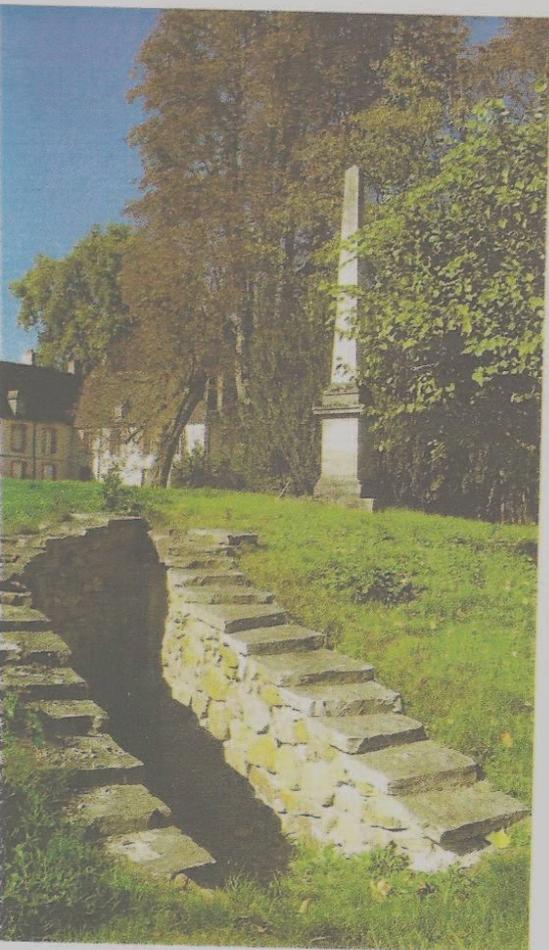
il construit d'abord un modeste oratoire de roseaux et de chaume, dédié à la Trinité. Assez rapidement, un nouvel oratoire en pierre consacré au Paraclet (nom du Saint-Esprit consolateur ou protecteur) est bâti. Mais, cinq ans plus tard, élu abbé de Saint-Gildas-de-Ruys dans le diocèse de Vannes, Abélard quitte la congrégation. Entre-temps, Héloïse, l'épouse d'Abélard, et ses moniales sont exclues du monastère d'Argenteuil. Abélard offre alors à la communauté féminine son ermitage champenois, pour lequel il obtient des protections. Le monastère féminin, reconnu par le pape Innocent II le 28 novembre 1131, est très vite soutenu par le roi de France, les abbés de la région, et les laïcs. Preuve des appuis dont la communauté bénéficie, Héloïse obtiendra du pape Eugène III, en 1147, l'érection du prieuré en abbaye, dont elle sera la première abbesse.



↑ Cette gravure du XVIII^e siècle atteste la continuité de l'exploitation agricole au Paraclet. L'église abbatiale figure sur le document. Tombée en ruine aux XVII^e et XVIII^e siècles faute de moyens pour l'entretenir, elle disparut définitivement à la Révolution. Ses pierres furent vendues par le marchand de biens qui avait acquis l'abbaye.

Du désert à l'abbaye

Lorsque Héloïse et ses moniales récupèrent l'ermitage du Paraclet, elles trouvent un lieu en friche et des bâtiments en mauvais état. Elles y vivent dans la pauvreté et la désolation pendant un certain temps. Mais les dons de biens et de terres finissent par leur parvenir. Le roi Louis VII exempté ainsi le Paraclet du paiement de toute coutume. Milon de Nogent, vassal de Thibault II, donne trois terres à cultiver, l'usage des bois du mont Morvois et le marais d'Ardusson pour en



faire des jardins potagers. Et les propriétés données s'étendent aussi de l'autre côté de la Seine, avec des vignobles et des dîmes qui portent sur dix-huit paroisses : moulins, fours, droit de pêche, pressoirs, qui produisent des revenus importants. Grâce à une règle de saint Benoît adaptée, avec des temps de prière et d'étude allégés, les moniales sont à même de prendre en charge le quotidien de l'abbaye. Les accommodements prévus par Abélard permettent aux religieuses d'avoir un régime alimentaire avec viande et vin, de se vêtir chaudement en hiver, avec un manteau d'agneau sur leur robe de laine noire. Elles peuvent aussi dormir confortablement, ayant dans leur cellule un lit avec matelas, traversin, oreiller et draps. La profusion des biens de l'abbaye n'étant cependant pas suffisante pour assurer leur autonomie, les moniales louent, échangent et achètent afin de constituer un ensemble de production →

← Un obélisque construit par la famille Pajol au début du XIX^e siècle marque l'emplacement de la sépulture d'Héloïse et Abélard dans l'ancienne abbatale détruite dans les années 1790. Cet édifice a été restauré par la Drac Champagne-Ardenne en 1987. Au premier plan : le chemin d'accès au caveau d'Héloïse et Abélard.

↑ L'abbaye fut reconstruite en plusieurs étapes, notamment à la fin du XVII^e siècle, par l'abbesse Catherine III de La Rochefoucauld. L'aspect actuel du logis abbatial date de cette période. Il est doté de pièces de réception, de chambres pour les abbesses et d'une cuisine voûtée antérieure (XIV^e s.).

« LABOUREUR » ET POÈTE

Révoqué en 1832, pour raisons politiques, de son poste de sous-préfet de Nogent-sur-Seine, Charles-Athanase Walckenaer (1796-1888) s'installe en 1835 au Paraclet, où il résidera jusqu'à sa mort. Âgé de moins de quarante ans, cet homme dynamique et novateur s'attachera dès lors à relever le domaine, où l'activité se partagera entre l'élevage des moutons et des vaches, la culture des plantes fourragères et la production de farine

(il moult son grain, d'où son surnom humoristique de « Cassegrain » !).

Son action, qui lui vaudra en 1867 la prime d'honneur agricole du département de l'Aube, se déploie vers plusieurs directions : amélioration du cheptel,

modernisation du matériel et des techniques, aménagements et viabilisation. Il transforme la ferme en exploitation

modèle, plante plus de 12 000 arbres, draine au moyen de fossés les marécages de la vallée de l'Ardusson pour en faire des prairies artificielles, relève

la hauteur de chute du moulin et crée un canal, long de 800 mètres, qui relie la rivière à la cour de ferme pour abreuver les bêtes. Écrivain

à ses heures, il laissera notamment deux volumes de vers, *Mes veillées au Paraclet*, où transparaît la fierté de

l'œuvre accomplie, qu'il résume en faisant graver sur le mur du cellier aux moines cette inscription, suivie de ses initiales et de la date de 1853 : *Ibi vita ubi mors, aliquid ubi nihil* (Il y a de la vie où il y avait de la mort, il y a quelque chose là où il n'y avait plus rien). Après lui, l'exploitation est confiée à des fermiers étrangers à la famille, puis est assurée, à partir de 1948, par un représentant de la cinquième génération sur le domaine, Charles Walckenaer, lequel, comme la plupart des agriculteurs de la région à la même époque, abandonne l'élevage pour se consacrer exclusivement à la culture. Depuis 1987, c'est Géry, l'un des fils de Charles, qui préside aux destinées agricoles du Paraclet, tout en exerçant d'importantes responsabilités au sein de la Confédération générale des planteurs de betteraves.

JEAN-BAPTISTE RENDU



→ cohérent. Elles procèdent ainsi au rapprochement des terres autour de l'abbaye et articulent intelligemment leur réseau de granges, qui rassemble des activités d'élevage et d'agriculture.

La gestion séculière du domaine

L'abbaye cultive, transforme les produits de la terre avec les moulins, fours et pressoirs dont elle est propriétaire, et stocke dans les celliers et les granges à dîmes ses propres produits et ceux issus des rentes céréalières. Les moniales sont aidées par des moines convers, souvent d'origine paysanne. Demeurant aux ordres des abbesses, ils exploitent les terres en faire-valoir direct. Les terres permettent de cultiver le blé pour le pain, le raisin pour le vin, le fourrage pour le cheptel. Grâce au défrichage des bois, la culture céréalière prend de l'importance. Le blé, cependant, n'est pas vendu et sert à nourrir la communauté. La vigne, autre culture du Paraclet, présente un intérêt supérieur car il est essentiel à la liturgie. Son exploitation demandant un savoir-faire précis, les religieuses s'assurent le concours d'une main-d'œuvre spécialisée qu'elles salarient. L'élevage occupe également une place importante dans l'économie monastique. Le prix des porcs, des moutons, bœufs et autres bestiaux est élevé. Le cheptel du Paraclet va paître dans les bois qui fournissent châtaignes, glands et faines. Les prés sont conservés pour produire le fourrage





de l'hiver. Les bois servent aussi à procurer la matière première pour le chauffage et le fonctionnement des fours. La production agricole des religieuses ne semble pas avoir été l'objet d'un grand commerce. Elle permet tout juste de répondre aux besoins du monastère. L'abbaye du Paraclet a donc plus volontiers multiplié ses rentes que développé les structures de son domaine agricole, constitué pourtant de plusieurs milliers d'arpents.

De la Révolution à l'époque contemporaine

Aujourd'hui, il ne reste rien de l'ancien refuge d'Abélard et de l'ancienne abbaye fondée par Héloïse, à l'exception du mur d'enceinte. Reconstitué au XV^e siècle, l'ensemble, constitué du cloître, du réfectoire, du dortoir et d'autres édifices, brûle en 1605. Il faut attendre 1619 et l'abbatiate de Marie III de La Rochefoucauld pour que la

reconstruction soit entreprise. Ensuite, c'est la flèche de l'église qui s'écroule sous la force du vent et de la foudre, en 1650. Tout au long du XVIII^e siècle, les moniales n'ont pas les moyens d'effectuer les travaux d'entretien nécessaires pour maintenir les bâtiments en état. C'est seulement sous l'abbatiate de Charlotte de Roucy, juste avant que les religieuses ne soient expulsées par les révolutionnaires en 1790, que quelques travaux sont entrepris. L'abbaye, devenue un bien révolutionnaire, est vendue en 1791. Dans les années suivantes, l'église est détruite, ses pierres servant de matériau de récupération, et une partie des bâtiments conventuels disparaît. Le domaine, devenu la propriété du comédien Jacques-Marie Boutet, dit Monvel, est revendu ensuite au général Pajol, qui, en 1830, cède la ferme à Charles Athanase Walckenaer, lequel acquiert en 1835 le reste du domaine, dont il fait une exploitation modèle (*voir encadré p. 56*). Ses descendants poursuivent son œuvre, s'attachant à maintenir ce lieu habité par l'histoire, où l'agriculture est pratiquée sans interruption depuis le XII^e siècle. ■

*Chrystelle Laurent, conservateur des antiquités et objets d'art de l'Aube, directeur du développement culturel du conseil général, a été commissaire de l'exposition *Le Beau XVI^e siècle, chefs-d'œuvre de la sculpture en Champagne*, qui s'est tenue à Troyes en 2009.

← Dans la cour de la ferme, le pigeonnier a conservé le mécanisme rotatif desservant ses centaines de nids en terre cuite pour pigeons domestiques. La ferme réunit un bel ensemble de bâtiments, disposés selon un plan caractéristique des exploitations franciliennes de la fin du XVII^e siècle.

↑ Improprement appelé « cellier aux moines », ce bâtiment à deux niveaux est un grenier à blé. Daté des XIV^e et XVI^e siècles, il fut constamment utilisé jusque dans les années 1960. Il a bénéficié d'une restauration en 1998-1999, avec l'aide de la Drac. À droite, l'une des granges de la ferme attenante.